

N°04

Les conférences du mercredi

Étienne-Nicolas Méhul,  
un compositeur horticulteur  
à Pantin

mémoire & patrimoine

2

# LE CHANT DU DÉPART

Par M.J. CHÉNIER; Musique de M.

N<sup>o</sup> 14.

UN REPRÉSENTANT

Mouvement  
de  
Marche.

La Victoire en chantant

3

Le té guide nos pas; et du Nord au

L'heure des combats. tremblez ennem

T HYMNE DE GUERRE.

MÉHUL, de l'Institut National.

TANT DU PEUPLE.

nt nous ouvre la barrière, la Liber...

## Étienne-Nicolas Méhul, un compositeur horticulteur à Pantin

**André Caroff,**

Inspecteur général de l'éducation nationale

C'est en 1810 qu'Étienne-Nicolas Méhul s'installe à Pantin dans une maison de campagne pour, selon son collègue et ami Chérubini, « se délasser de ses travaux et soigner les œillets, les oreilles d'ours et surtout les renoncules, les jacinthes et les tulipes, ses fleurs les plus favorites ». Méhul, compositeur reconnu, peut ainsi à 47 ans, réaliser un de ses rêves, celui de se consacrer à la culture des fleurs.

nis de la France, rois ivres de sang et d'or...



L'Abbaye Saint-Rémi de Laval-Dieu à Monthermé dans les Ardennes est issue d'une ancienne abbaye fondée en 1128 destinée à l'origine à des chanoines réguliers de l'ordre de Prémontré.



Dès l'âge de dix ans, Méhul fut organiste suppléant aux orgues de l'église des franciscains de Givet, puis, en 1776, à celles du couvent de Laval-Dieu.

## Un enfant des Ardennes

**É**tienne-Nicolas Méhul naît le 22 juin 1763 à Givet, ville fortifiée des Ardennes, à la frontière franco-belge. Son père, marié à Cécile Keuly est maître d'hôtel du comte de Montmorency puis restaurateur. Seuls deux des quatre enfants des époux Méhul atteignent l'âge adulte ; Étienne-Nicolas et sa sœur Marie-Catherine.

Étienne se passionne pour la musique et prend ses premiers cours avec l'organiste du couvent des Récollets de Givet. À 11 ans, il devient pensionnaire à l'abbaye de l'ordre des Prémontrés de Laval-Dieu, dirigée par l'abbé Lissoir et y suit des études musicales. Son état de santé fragile l'empêche d'embrasser une carrière ecclésiastique.





Guillaume Hanser possédait le talent d'enseigner son art avec netteté et facilité. Il forma, pendant ses quinze ans passés en France, de nombreux musiciens dont Étienne-Nicolas Méhul.

Lors d'une tournée d'inspection en Allemagne, l'abbé Lissoir fait venir à Laval-Dieu le savant Guillaume Hanser pour qu'il fonde une école de musique. C'est ainsi que Méhul reçoit pendant cinq ans une formation musicale théorique à base de fugue et de contrepoint ainsi qu'une pratique d'organiste.

À la fin de 1778 ou au début de 1779, encouragé par un colonel de la garnison de Charlemont, amateur de musique, il s'installe à Paris pour y faire carrière. Il n'a que 16 ans et d'autres ressources qu'une lettre de recommandation adressée par Hanser à Gluck. Hébergé par Madame de Lissy, il aurait vu Gluck et aurait assisté à la première représentation d'*Iphigénie en Tauride* le 18 mai 1779.

## Les débuts dans la capitale

Méhul affine sa formation musicale avec les leçons de Edelmann, maître de clavecin et compositeur et devient enseignant à son tour. Bon organiste, il effectue des remplacements grâce à l'appui des Prémontrés de Paris. Son ambition est de parvenir à la gloire en composant pour le théâtre.

L'opéra étant monopolisé par la joute entre Gluck et Piccini, Méhul choisit l'opéra-comique qui offre plus d'opportunités. Pour faire preuve de ses talents, il compose deux séries de sonates pour clavecin ou piano-forte qu'il dédie à ses élèves Mme de Frenilly et Mme des Entelles.

Il publie également un arrangement de deux airs de ballet du belge Gossec qui l'a certainement soutenu par solidarité nordiste. Pour le « concert spirituel », il crée des œuvres vocales accueillies avec succès.

Avec ces œuvres, Méhul devient un compositeur d'avenir et après douze années de besognes alimentaires, il atteint en quatre ans le sommet de la notoriété. Nous sommes en 1794 et il a maintenant la trentaine.



Ouverture du Jeune Henri.  
Arrangée pour le forte-piano  
par l'auteur, Méhul.  
Édition originale de 1800.



Gravure anonyme de l'Album du centenaire.  
« Grands hommes et grands faits de la Révolution  
française (1789-1804) ». Jouvett & Cie, éditeurs, 1889

Plus tardivement, il adopte avec une sincérité évidente la veine patriotique et écrit en 1794 : « Pour moi, il me semble que le peuple doit chanter et que c'est à l'opéra à adopter le chant du peuple ».

Sur ce même registre, il s'engage en novembre 1793 dans la musique de la garde nationale parisienne constituée dès 1789 par Bernard Sarrette. Il est bientôt rejoint par Gossec et son élève Catel.

Il compose dans ce cadre pour les fêtes nationales plusieurs hymnes et chants patriotiques dont le célèbre *Chant du Départ* à la mi-juin 1794 sur des paroles de Marie-Joseph Chénier. Comme la *Marseillaise* de son ami Rouget de Lisle, cette composition confère la gloire à son auteur. Aussi, lorsque le conservatoire national de musique est créé en 1795, Méhul est choisi pour être l'un des cinq inspecteurs de cette institution.

## La gloire

L'opéra-comique et la musique révolutionnaire apportent alors la célébrité à Méhul.

Peu à peu dégagé des spectacles de foire, l'opéra-comique a acquis ses lettres de noblesse sous l'ancien régime avec Philidor, Grétry, Monsigny et Dalayrac. À partir de situations et de caractères proches de la vie courante, les compositeurs ont su écrire une musique plaisante et gaie, souvent sentimentale, parfois pathétique. Aidé du librettiste François Hoffman, Méhul réalise un coup d'éclat avec *Euphrosine ou le Tyran corrigé* représenté en septembre 1790 à la salle Favart.

D'emblée il est placé, selon Arnault, « entre le Molière et le Corneille de la musique, entre Gluck et Grétry ».

De fait, il introduit un ton nouveau jusqu'ici réservé au grand opéra, par un puissant sentiment dramatique et comme le remarque Berlioz « des explosions de passion d'une violence et d'une vérité effrayantes ». Sur des livrets du même auteur, il continue sa percée notamment avec *Stratonice* en 1792 et *Méridor et Phrosine* en 1794.

Aussitôt suivi par Chérubini, Lesueur et Berton, il apparaît comme le chef de file de la nouvelle génération de compositeurs d'ouvrages lyriques.



Air d'« Ariodant » opéra, paroles d'Hoffmann,  
musique de Méhul.

**LE CHANT DU DÉPART HYMNE DE GUERRE.**  
Par M. ACROSTIÈRE, Musique de MÉRTEL, de l'Institut National.

**UN REPRÉSENTANT DU PEUPLE.**

♩ = 16.  
Mouvement de Marche.

La Victoire s'élève sous notre bannière, la Liberté  
se gèle nos pays et du Nord au Midi la Trompette guerrière a sonné  
Drapeau des combats, bannières ennemies la France, ruis irras de sang et d'or...  
Gloire le Peuple s'élève à l'honneur Tyrans destitués de cet orgueil...  
la République nous appelle... sachons vaincre ou sacrifier pour elle.  
... pour elle un Français doit mourir. un Français doit mourir.

**CHOEUR des GUERRIERS.**

La République nous appelle... le sachons vaincre ou sacrifier pour elle un Français doit mourir. un Français doit mourir. un Français doit mourir.

**UNE MÈRE DE FAMILLE.**

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes;  
Léon de nous de lâches douleurs;  
Nous devons triompher quand vous pechez les armes;  
C'est avec nous de verser des pleurs.  
Nous vous avons donné la vie;  
Guerrière, elle n'est plus à nous;  
Tous nos jours sont à la patrie;  
Elle est votre mère avant nous.

**CHOEUR DES MÈRES DE FAMILLE.**

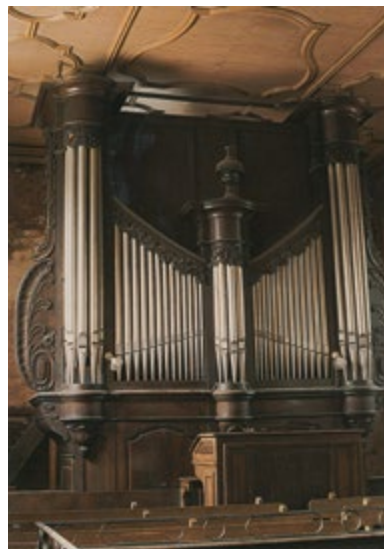
La République nous appelle,  
Sachez vaincre ou sacrifier. &c.

Édition originale de 1794  
du feuillet « Le chant du départ ».

Orgue de l'église abbatiale  
de Monthermé.

Il reçoit un traitement de 5 000 livres par an et bénéficie d'un logement de fonction. La même année, préféré à d'illustres aînés comme Gossec, Grétry ou Monsigny, il est nommé pour représenter la musique à l'Institut de France, fondé par le Directoire.

L'estime dont il jouit se poursuit sous Napoléon : il est le premier musicien avec Gossec et Grétry appelé à faire partie du nouvel ordre de la légion d'honneur en 1804. De même qu'il avait été l'un des chantres de la Révolution, il figure parmi les compositeurs attirés de l'Empire en écrivant pour diverses cérémonies officielles des cantates fort laudatives.



DR

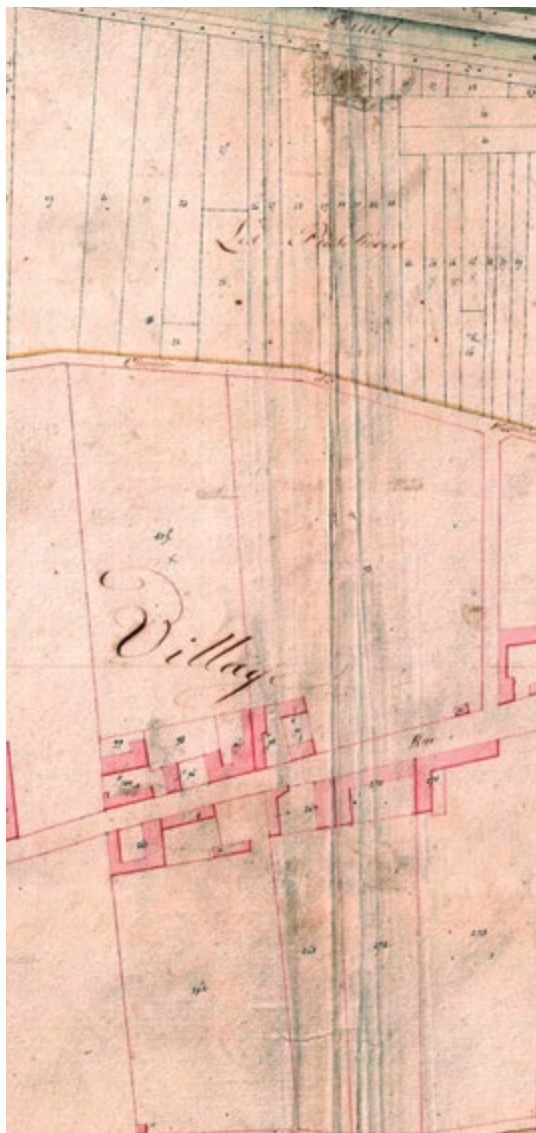
## L'acquisition de la propriété de Pantin

**A**u début de l'année 1796, à l'occasion d'un voyage à Givet, Étienne Nicolas Méhul constate que son neveu, Joseph Daussoigne, âgé de six ans, manifeste d'indiscutables dons musicaux. Avec l'accord de ses parents, il emmène le jeune Joseph à Paris pour lui procurer une formation au conservatoire de musique. L'année suivante, pour tenir son ménage, il fait venir à Paris la sœur de sa mère Marie-Françoise Keuly. Sa situation étant assurée, il organise sa vie comme s'il devait demeurer célibataire, entre sa tante et son neveu.

De façon inattendue, à la fin de l'année 1800, à presque trente-huit ans, il épouse la fille du docteur Gastaldy, médecin-chef à l'hôpital psychiatrique de Charenton, auquel est attachée une réputation de mondain, de joueur et de gastronome.

Ce mariage s'avère désastreux. L'épouse, Marie-Madeleine Gastaldy, entre autres griefs, ne supporte pas Mme Keuly. Une séparation intervient, sans doute en 1806, assortie d'un accord financier. Mme Méhul s'installe à Lyon où elle va vivre jusqu'à son décès en 1857, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Débute alors pour Méhul une période d'épreuves et de déceptions. En plus de ses déboires conjugaux, il ressent douloureusement la désaffection de son public, notamment avec le demi-succès de son chef-d'œuvre *Joseph*. Il commence aussi à souffrir de la phtisie qui l'emportera.

C'est à ce moment que sa tante Marie-Françoise Keuly, qui a liquidé ses biens à Givet, achète une propriété à Pantin. Cette acquisition s'effectue en trois étapes et en trois années.



Le 13 décembre 1809, elle achète d'abord à M. de Saint-Georges, domicilié à Paris rue Notre-Dame-des-Victoires, une propriété contenant « maison, bâtiment, cour et 34 ares de jardin ». Le 30 mars 1812, elle y ajoute une autre pièce de terre, puis une troisième, ce qui représente une superficie totale de 83 ares 53.





La parcelle court sur 300 mètres de la place de l'église jusqu'à un sentier qui deviendra la rue Jules-Auffret.

La propriété comporte un grand jardin de 74 ares 20 et un plus petit de 3 ares 93 du côté de la place de l'église.

La propriété Keuly-Méhuil  
comprend les parcelles  
n° 584, 585, 587, 588, 592.



*ÉTAT ESTIMATIF des Pertes éprouvées par l'effet de la Guerre, par les Habitans de la Commune de Pantin.*

RÉCLAMANS			TOTALS DES ESTIMATIONS DES PERTES EN					TOTALS	OBSERVATIONS	
NOMS	PRÉNOMS	PROFESSIONS	DENRÉES de toutes les ESPÈCES	BESTIAUX et VÉGÉTAUX	MOBILIER	INSTRUMENS de FERRONNERIE	BÂTIMENS			DÉGÂTS sur les autres immeubles
M <sup>rs</sup>	Collin	Charron			800				800	
	Méhul				800		800		1600	
M <sup>rs</sup>	Chapuis	ouvrier		800	20				820	
	Chapuis	Propriétaire	1500		900				2400	
	Sicaud				250		50		300	
	Sicaud	M <sup>rs</sup> Ouvrier	70	10	600	100	15		800	
	Durieux	M <sup>rs</sup> Ouvrier			800	100	100		1000	
	M <sup>rs</sup> Guérolt				78				78	
	Dargant	M <sup>rs</sup> Ouvrier	20		180				200	
	Carreau	M <sup>rs</sup> Ouvrier					120	80	200	

« Procès verbal des pertes éprouvées par les habitants de la commune de Pantin par les effets de la guerre » en 1814.

Au cours de ses recherches, Maurice Foulon<sup>1</sup>, historien amateur, découvre une affiche annonçant la vente en avril 1786 d'une maison sise place de l'église appartenant aux enfants mineurs de Jeanne Boullot. C'est précisément cette maison qu'occupera Méhul vingt-quatre ans plus tard. L'historien reproduit les informations de l'affiche dans son livre de 1925 « Les pantinois sous l'ancien régime ».

« Cette maison qui est à porte cochère est située derrière la fontaine, et consiste en un vestibule, salle à manger. À droite office et à gauche cuisine. Le premier et le deuxième étages distribués de même. Et au troisième un belvédère en forme de pavillon. Escalier dans œuvre. Plus deux autres corps de logis, le premier élevé d'un rez-de-chaussée, et d'un étage carré. Et le deuxième aussi élevé d'un rez-de-chaussée, deux étages carrés et une pointe de grenier, le tout couvert de tuiles. Une grande cour, remise et écurie, caves, puits, lieux d'aisances et dépendances.

Ensuite est un jardin potager garni d'arbres fruitiers, séparé par une grille de fer d'un autre jardin planté d'ormes et de marronniers, au fond duquel est une porte de sortie donnant sur le chemin des Prés-Saint-Gervais.

Grâce à sa tante, Méhul peut enfin, loin de la ville, assouvir sa passion pour l'horticulture, sa « fleurissomanie », et trouver au milieu des fleurs consolation et sérénité.

En cela, comme beaucoup de ses contemporains, il est l'adepte de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. Ce goût pour l'horticulture s'est déjà manifesté lors de son séjour à l'abbaye de Laval-Dieu dans les Ardennes où nous dit Fétis<sup>2</sup>, il pouvait disposer « d'un petit jardin qu'on avait abandonné à ses soins ».

Par la suite, il saisit toutes les occasions pour retrouver la nature, s'informer sur la botanique, observer la culture des fleurs : à la Malmaison chez Joséphine de Beauharnais, chez Mme de Récamier à Clichy,



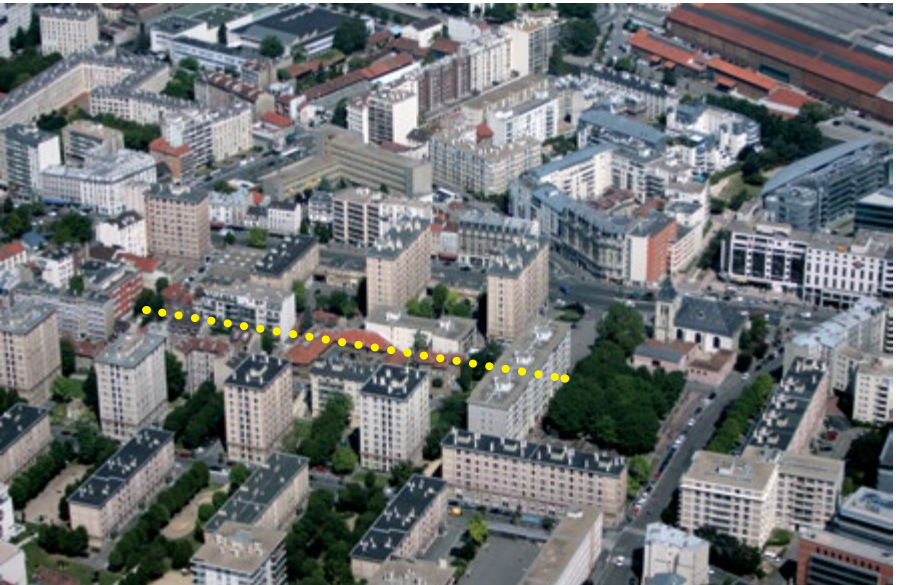
Méhus, par Antoine-Jean Gros, 1799.

chez Mme Lesénéchal à Montrouge, chez l'éditeur Hacquart qui a acheté à Gentilly le château de Mme de Villeroi. Beaucoup de ses amis partagent ses goûts comme Boieldieu, Catel et Chérubini.

Méhus n'est pas le propriétaire en titre, il peut pourtant agir comme s'il l'était. En effet, par testament en date du 1<sup>er</sup> octobre 1809, il devient l'héritier de la propriété.

Victor Paquet en décrit le jardin dans un style fleuri :

« Figurez-vous un vaste parc carré, encadré d'un beau gazon, planté de tulipes ornant la terre avec leurs feuilles d'un vert uni, glauque, du centre desquelles s'élevaient des tiges libres, fermes, couronnées par un beau vase qui pourrait bien avoir servi de modèle à celui de la ravissante Hébé ; à la régularité de la corolle enchanteresse des tulipes de choix comme celles de Méhus, ajoutons la régularité des étamines qui en garnissent l'intérieur, le velouté des pétales, le port élancé, noble, gracieux de chaque fleur, l'élégance de ses contours, nous n'aurions qu'une faible idée de l'effet que produisait sur l'imagination des curieux l'ensemble de toutes les nuances de ce brillant tableau, lorsque, par un beau matin, le soleil se dégageant des nuages, un doux zéphyr venait agiter leurs colonnettes, toutes ces fleurs qui balançaient amoureuxment leurs légers chapiteaux diaprés d'or, de pourpre, d'ivoire et d'azur sur un fond blanc d'argent ».<sup>3</sup>



Vue aérienne du quartier de l'église en 2005. Les pointillés situent la propriété Méhus.





Gérard (ou Gerrit ou Gerardus) van Spaendonck, né à Tilburg en 1746 et mort à Paris en 1822, peintre et graveur d'origine néerlandaise installé en France, spécialiste des peintures de fleurs.

Toutes les fleurs plaisent à Méhul mais il est surtout « fou tulipier » comme il l'avoue dans une lettre du 5 décembre 1813 : « j'ai des collections de roses, de jacinthes, d'œillettes, de renoncules et d'oreilles d'ours que j'aime beaucoup, mais j'ai une affection particulière pour la tulipe : ses variétés m'enchantent ». Collectionneur, il établit des relations avec plusieurs horticulteurs pour des conseils, des échanges... et des dons. Dans la région parisienne, il fréquente dans ce but son collègue Catel ainsi que les peintres van Dael et van Spaendonck ; en province, il correspond avec Dathis de Lille et avec le père et le fils de la famille Pirolle de Metz.

Ces derniers surtout lui sont précieux, c'est pourquoi on ne peut que s'accorder avec Pougin<sup>4</sup> quand il pense que Méhul a séjourné à Metz pour admirer leurs jardins. Il a pu y effectuer une halte au retour d'un voyage à Givet, peut-être en 1812 à la mort de sa mère.

À Pantin, Méhul ne pouvant fournir d'effort est aidé par des journaliers recrutés sur place. En deux années, il porte son jardin à maturité. Malgré sa maladie et ses déceptions, la culture des fleurs répand sur sa vie un « calme heureux ».

Ce sentiment de paix relative ne va pas durer, des événements vont assombrir les dernières années de sa vie.



Robert John Thornton (1768–1837) fut un physicien et botaniste anglais, connu pour « The British Flora », 1812.



## Les années sombres

Lorsqu'il s'installe en 1810 à Pantin, c'est un homme brisé physiquement et moralement. Les deux beaux portraits que nous possédons de lui, l'un de Ducreux peint sous le Directoire, l'autre de Gros daté de 1799, le représentent de façon flatteuse dans ses habits d'apparat sans déceler la moindre trace de faiblesse physique. Le contraste est saisissant si on les compare à la gravure de Kennedy faite au moment qui nous occupe : visage lisse, traits émaciés, teint hâve, nez devenu proéminent. De fait, depuis quatre ou cinq ans, ses amis commencent à s'inquiéter : il maigrit, tousse, se fatigue. La tuberculose le ronge.

Peut-être faut-il attribuer à cet état de santé, entre autres raisons, quatre refus à des propositions pourtant pleines d'intérêt. C'est ainsi qu'il renonce à accompagner Bonaparte en Égypte, à accepter la direction de la chapelle consulaire après la démission de Paisiello, à partir à la cour de Saint-Petersbourg comme Boieldieu et à succéder à Chérubini pour faire jouer ses opéras à Vienne.

Atteint physiquement, meurtri sentimentalement, Méhul souffre aussi de la désaffection du public à son égard.

Lassé des drames sérieux et de la musique sévère, le public de l'opéra-comique aspire à plus de légèreté et de gaieté. Méhul tente de satisfaire ce goût en forçant sa nature mais avec des bonheurs divers. Comme le dit Chérubini : « C'était plutôt le Michel-Ange que le Raphaël de la musique. C'est pour cette raison que ses compositions manquent généralement de légèreté, d'élégance et de grâce, surtout dans le genre comique, pour lequel son style était moins porté que dans le genre sérieux ».

Sensible à l'engouement du public pour les poésies d'Ossian, il écrit *Uthal*, qui paraît en mai 1806, œuvre sombre qui est loin d'éclipser *l'Ossian* ou *les Bardes* de Lesueur, représenté en 1804 à l'académie impériale de musique avec un énorme succès et fort apprécié par Napoléon. Lui qui disait : « Je ne crois pas être envieux, et pourtant les succès des autres me font mal ; je l'avoue pour l'expier », a cependant vu sans trop de jalousie les succès de Chérubini, de Catel et de Lesueur. En revanche, le triomphe de Spontini, étranger au conservatoire, avec *la Vestale* en décembre 1807 et *Fernand-Cortez* en 1808 a dû être ressenti de façon d'autant plus douloureuse que son *Joseph* représenté en février de la même année n'obtient qu'un succès d'estime, salué par la critique mais boudé par le public français.

À cela s'ajoute le départ de son neveu qu'il a fait entrer au conservatoire et qu'il considère comme son fils. Celui-ci vient d'obtenir le grand prix de Rome et part à la fin de 1809 pour la Villa Médicis. Méhul se retrouve à présent seul avec sa vieille tante.

Dès lors, il cherche la consolation et la paix au sein de la nature. Pour oublier ses préoccupations, il se consacre à sa passion pour les fleurs qu'il n'a pas eu l'occasion d'assouvir complètement jusqu'ici.



ETIENNE NICOLAS MÉHUL

Dessin au physionotrace,  
gravé par Edmé Quenedey  
(1756-1830).

© coll. privée V. Declaire

# LE CHANT DU DÉPART

## HYMNE GUERRIER



Musique de  
**MÉHUL**

PARIS, E. GALLEY, ÉDITEUR  
 Successeur de COLMBIER  
 6, Rue Vivienne et Galerie Vivienne, de 62 à 72  
 COMMISSION — EXPORTATION  
 Tous droits d'auteur et de reproduction  
 réservés. Propriété exclusive pour tous pays,  
 y compris le Suède, le Norvège, le Danemark  
 et la Hollande.  
 Imp. Delaunay, Paris

Piano et Chant net. 1<sup>fr</sup> ..  
Chant Seul in 8<sup>ve</sup> „ 035

Chant révolutionnaire et hymne à la liberté, composé en 1794 sur une musique de Méhul et des paroles de Chénier. À nouveau à l'honneur lors de la Première Guerre mondiale pour exalter les soldats partant au front.

## Les dernières années de Méhul



Disque sorti en 2011, label Forlane Classique.

Comme la plupart des musiciens, il est passé sans encombre d'un régime à l'autre. Bien que patriote, il reste en marge de la politique. On le trouve en 1786 membre de la loge maçonnique « l'olympique de la parfaite estime » mais pour des raisons plus corporatistes qu'idéologiques. Pendant la Révolution, il entretient des relations avec Barère et Louis David qui militent à la « Montagne », mais aussi avec M. J. Chénier du Marais. Dans le même temps, il fréquente des royalistes et correspond même avec une « attesse royale » non identifiée. Il se place ensuite sous la protection du président du Directoire La Revellière-Lepeaux et bénéficie de la bienveillance de Napoléon. Il est pour le moins d'une grande discrétion.

Est-ce par hasard si la première mention de la maison de Pantin dans une lettre à Méhul se situe au moment même où celui-ci essuie l'échec total de son opéra *Les Amazones*, représenté le 7 décembre 1811. La tentation du renoncement et de l'isolement loin des intrigues de Paris s'insinue dans son esprit.

Déjà l'académie impériale de musique l'avait fait lanterner pendant deux ans et demi avant de monter son opéra, si bien qu'il en écrivit un autre, pour l'opéra-comique cette fois. Ce sera *Valentine de Milan* qui ne verra le jour qu'en 1822, cinq ans après la mort du compositeur.

L'échec des *Amazones*, que Méhul n'impute qu'à lui seul, nous vaut cette plainte pathétique en décembre 1811 : « Je suis meurtri, je suis écrasé, dégoûté, découragé ! Il faut du bonheur, le mien est usé, je dois, je veux me retrancher dans mes goûts paisibles. Je veux vivre au milieu de mes fleurs, dans le silence de la retraite, loin du monde, loin des coteries... Je ne suis plus jeune, je sens le besoin de repos ». Il ne goûtera pas le repos dont il a tant besoin car l'histoire le rejoint.



© coll. privée V. Declaire

Avers et revers de la médaille de bronze, tirée en 1822 pour la création posthume de l'opéra de Méhul « Valentine de Milan ».



Timbre de 1963, bicentenaire de la naissance de Méhul. Dessinateur Albert Decaris, Graveur Charles Mazelin.

Il reçoit le premier coup en décembre 1812. De même qu'il avait recueilli l'aîné de ses neveux, il avait fait venir le cadet auprès de lui. Comme celui-ci se destinait à l'armée, il le fait entrer à l'école militaire de Saint-Cyr dont il paie la pension. Il l'équipe quand il sort sous-lieutenant et lui donne un pécule lorsqu'il rejoint l'armée de Russie. Malheureusement, il fait partie des soldats qui meurent au cours de la retraite.

Pendant la campagne de France de 1814, c'est la maison de Pantin qui est directement menacée. En mars, les armées coalisées se dirigent vers Paris. Les souverains alliés établissent leur quartier général au château de Bondy. Leurs troupes prennent position à l'entrée du village, prêtes à attaquer. Le 30 mars, journée décisive, Pantin est le centre des opérations militaires. Heureusement la maison ne reçoit que des atteintes relativement légères<sup>5</sup>. Dans une lettre de juin 1814, Méhul ne mentionne aucun dommage. Dans une autre lettre de décembre, il remercie son correspondant pour son envoi de 36 oignons de fleurs en précisant que « presque tous ceux qui ont fleuri sont d'un choix très distingué ». Venus à maturité au cours de l'année 1814, on peut supposer que le jardin n'a pas trop souffert.

Celui des Piroles de Metz en revanche a été saccagé. Le fils, futur auteur de « l'horticulteur français » vient à Paris et cherche protection auprès de Méhul. La veuve Pirole a pu sauver quelques planches du désastre. Elle confie à Méhul le reste de la collection de tulipes et d'oreilles d'ours de son mari. La contribution de Louis-Joseph Pirole à l'embellissement du jardin de Pantin nous vaut cet émouvant témoignage : « Quand nous calculions avec le bon Méhul ces effets sous le rapport des réflexions de la lumière, et sous celui des formes et des couleurs de ces plantes, il disait qu'un parc de renouables bien choisis et bien distribués était à l'œil ce qu'était à l'oreille la musique de Mozart et de Gluck : moins modeste, il eût pu citer la sienne... »

Un heureux événement familial vient opportunément le consoler de ses soucis. Son neveu Joseph Daussoigne s'est marié à une très jeune fille, Marie-Adélaïde Bellet issue d'une ancienne famille d'entrepreneurs du bâtiment. Son installation au 13 bis de la rue de Montholon (n°25 en 1817) dans une petite maison appartenant à la famille de la mariée sécurise Méhul qui ne peut plus compter sur l'aide de sa tante Mme Keuly. De plus, fin 1816, la jeune femme attend « un heureux événement ». Pourtant un troisième coup l'atteint profondément. Il résulte du gouvernement de la Restauration qui suit l'abdication de l'empereur. Le nouveau gouvernement supprime le Conservatoire, condamné en raison de ses origines révolutionnaires. Sarrette est destitué de son poste de directeur, Catel démissionne, Gossec est poussé vers la retraite. Pendant les Cent-Jours, Sarrette et Catel sont réintégrés puis renvoyés de nouveau à la seconde Restauration.

Ces déboires contribuent, avec sa maladie, à accentuer une tendance naturelle à la mélancolie. Son ami Vieillard<sup>6</sup> constate cette évolution : « L'année 1816 avait porté les atteintes les plus cruelles à la santé de ce grand artiste, de cet homme excellent ».



Le docteur Esparon le presse de partir pour la Provence où le climat est plus favorable à son état. Mais deux choses le retiennent à Paris : la santé de sa tante qui décédera au cours de l'année et la représentation, seulement en novembre, de son opéra-comique *La journée aux aventures*, son ultime succès. Après quoi, il se décide enfin à partir se soigner en Provence.

En janvier 1817, il se rend d'abord à Montpellier où il est recommandé auprès du docteur La Fabry et où il connaît Joseph Roger, ancien élève du Conservatoire, qui tient là un commerce de musique. L'idée de le voir seul, dans son état, au milieu de l'hiver, entreprendre un tel voyage est effrayante. Il faut en effet quinze longues journées pour atteindre Montpellier.

Parti de Paris le 18 janvier, il arrive le 23 à Lyon où il reste une semaine. Revoit-il sa femme qui y réside ? C'est peu probable.

Avant le 6 février, il est à destination, épuisé : « Le voyage m'a causé une fatigue dont je ne puis me remettre », écrit-il à Hérold. De plus, le climat de Montpellier ne lui convient pas. De lui même, il part se fixer à Hyères où il fait plus doux. Il séjourne à l'hôtel Europe dont le bâtiment existe encore. Une plaque apposée à l'entrée commémore le passage de Lamartine en juin 1840 mais pas celui de Méhul.

De retour à Paris le 3 mai, il rend visite à ses relations et assiste même à une séance à l'institut. Dès la mi-mai, il retrouve son jardin et le printemps pantinois. Pirolle a veillé sur ses fleurs qui, encore une fois, tiennent leurs promesses.



La défense de Pantin en 1814. Tableau offert en 1897 par Charles David, maire de Pantin.

Méhul reste quatre mois à Pantin. Ses amis viennent le voir, notamment Vieillard qui le décrit ainsi : « À son retour à Paris, au mois de mai, Méhul nous parut avoir éprouvé peu de changement dans son état de maladie ; nous reconnûmes surtout avec douleur que la maigreur et la toux avaient augmenté d'une manière sensible... Sa conversation était moins vive, sans doute ; elle avait perdu cette légère teinte de causticité qui donnait chez lui du jeu à la conversation, sans que ce fût jamais aux dépens du cœur ».

Inexorablement l'inévitable arrive : « L'été tout entier se passa ainsi dans une période d'affaiblissement graduel ; mais à la chute des feuilles, il ne fut plus possible de s'abuser sur l'imminence d'une désolante catastrophe ». Dès le 28 août, *le Journal des débats* avait publié ce communiqué laconique : « M. Méhul, l'un de nos plus célèbres compositeurs de musique, est gravement malade ». Fin septembre, on le transporte à son domicile parisien 26 rue de Montholon.



Sculpture de Méhul en pierre, à Givet, remplaçant la statue fondue sous le régime de Vichy.



Chemin du cimetière du Père Lachaise où se trouve la tombe de Méhul.

Aucun récit, aucun témoignage ne nous renseigne sur ses deux dernières semaines de vie. Qui l'a veillé ? A-t-il reçu les derniers sacrements ? A-t-il formulé ses dernières volontés ? Nous ne saurons rien. Il meurt à six heures du matin le 18 octobre 1817. Son décès est déclaré à la mairie par son neveu et par M. Dourlen, un collègue du conservatoire.

Les funérailles se déroulent dès le lundi 20 octobre. La cérémonie religieuse a lieu à l'église Saint-Vincent-de-Paul située au bas de la rue de Montholon. À l'office, les musiciens de la chapelle « n'ont chanté qu'en faux-bourdon le Dies Irae au grand étonnement des assistants ». Le convoi s'est dirigé directement au cimetière du Père-Lachaise, alors que pour les funérailles de Grétry en 1813, il s'était arrêté au théâtre Feydeau puis devant l'Opéra. Sur sa tombe, les discours sont prononcés par le secrétaire perpétuel de l'académie des Beaux-Arts Quatremaire de Quincy, par l'écrivain Bouilly et par son vieil ami Pradher.

On ne sait pas si la femme de Méhul, présente le mercredi 22 octobre pour la pose des scellés de l'appartement, a assisté aux funérailles de son mari. Toujours est-il que personne ne veut payer les 1134,40 francs aux pompes funèbres. L'entrepreneur est obligé de s'opposer à la succession. La modestie de la tombe de Méhul est d'autant plus étonnante qu'elle contraste avec l'imposante sépulture de son ami Chérubini. Et pourtant il s'agit de la tombe de 1822, édiflée grâce aux dons de ses élèves ; celle de 1817 devait être plus sobre encore.

### NOTES

- 1 . Maurice Foulon. Homme politique né en 1886 à Pantin et décédé en 1968 à Paris.
- 2 . François-Joseph Fétis, né en 1784 à Mons et mort en 1871 à Bruxelles, compositeur, critique musical et musicographe belge. Extrait de *Biographie universelle des musiciens et bibliographie générale de la musique*, Paris, Firmin Didot, t. VI, pp. 55-62 (1867).
- 3 . Éloge historique de Louis Joseph Piroлле (mémoires de l'académie de Metz 28<sup>e</sup> année 1846-1847).
- 4 . Arthur Pougin « *Méhul, sa vie, son génie, son caractère* » Paris 1889.
- 5 . Au titre des réparations, Méhul sollicite 300 fr pour les bâtiments et 300 fr pour le mobilier. *archives municipales de Pantin H8*.
- 6 . Vieillard de Boismartin (1788-1862) « *Méhul, sa vie et ses œuvres* » 1859.



Conférence proposée par  
**la Ville de Pantin**  
et conçue par le pôle  
**mémoire  
& patrimoine**

84-88 av. du Général-Leclerc  
**T. 01 49 15 39 99**



Prix : **2 €**